

JACQUES BOUCHARD

C. TH. DIMARAS ET LA FORMATION DU NÉO-HELLÉNISTE ÉTRANGER

Il m'est un doux et douloureux devoir de venir évoquer devant vous l'homme de lettres dont nous déplorons la perte et dont l'esprit et l'œuvre pourtant continueront de nous guider dans nos travaux.

Les spécialistes de la littérature néo-hellénique, de la littérature comparée et de l'histoire des idées reconnaissent volontiers ce que leurs recherches respectives doivent aux intuitions, aux monographies et aux synthèses hardies de celui qui fit de l'étude des lettres néo-helléniques un domaine de spécialisation et une science.

D'autres eurent la chance de fréquenter Constantin Dimaras ou de collaborer avec lui pendant un demi-siècle et même davantage. Pour ma part, je tenterai de vous parler de l'homme qui m'a toujours manifesté beaucoup d'affection, que j'ai aussi beaucoup aimé. Aussi vous demanderai-je d'avance de m'excuser si j'évoque ici des souvenirs personnels.

Je voudrais rappeler un aspect particulier de la personnalité et de l'œuvre de Constantin Dimaras, à savoir l'influence décisive qu'il exerça sur un certain nombre d'étrangers dans leur formation de néo-hellénistes.

Comme beaucoup d'entre eux, je venais en Grèce après des études d'humanités classiques. Le sort a voulu que dès mon arrivée à Athènes je me fusse trouvé à la Bibliothèque Gennadios devant *l'Histoire de la littérature néo-hellénique* de C. Th. Dimaras, qui venait de paraître à l'Institut Français d'Athènes. Dès la première page j'apprenais que l'auteur avait lui-même traduit son ouvrage en français. Je courus lui téléphoner du kiosque à journaux le plus proche. Vraisemblablement ému par ma naïveté et mon enthousiasme, Constantin Dimaras me donna rendez-vous chez lui le jour même. Ainsi commença notre relation d'amitié et de collaboration. C'était en 1965.

Pendant les cinq années de mes études à Athènes, j'allais chez lui ou à son bureau du Centre de Recherches Néo-helléniques, une ou deux fois la semaine. C'est donc sous son œil bienveillant et indulgent que je me suis initié aux lettres grecques modernes, à la rigueur scientifique, au comparatisme culturel; pendant des heures souvent nous parlions de

littérature, grecque ou française, sans qu'une préoccupation profane ne vint troubler nos entretiens. Je voyais en lui l'incarnation de tout ce que j'estimais le plus de l'hellénisme, mais aussi des Lumières françaises. Il incarnait le σοφός dans la plénitude du terme: un homme dont la science s'épanouissait en sagesse.

Je sortais de sa demeure de la rue Mourouzi la tête bourdonnante de noms, d'idées, de mots aussi — car très tôt nos rencontres se déroulaient en grec, sans jamais que Constantin Dimaras ne m'eût parlé en grec simplifié. Il vous traitait en égal. Il mentionnait des noms, des dates, comme si vous les connaissiez depuis toujours. À son contact, on s'informait, on vibrait à la réalité de la culture universelle, mais surtout on se sentait à son contact devenir meilleur. Le charisme de son ἦθος, sa probité intellectuelle, sa vaste culture, sa générosité, sa disponibilité et son humanisme charmaient certes, mais exigeaient de vous l'ascèse d'en être digne: sa personnalité vous inspirait le désir de l'être.

Lors de notre première rencontre, il me demanda ce que je voulais faire, ce que j'avais lu précédemment. Je souhaitais me consacrer aux études grecques, approfondir le grec moderne pour mieux saisir le génie du grec ancien. J'avais lu des ouvrages généraux, surtout français, de nature plus philhellénique que scientifique.

Il fit d'abord observer au jeune helléniste que j'étais que les études classiques étaient surabondamment illustrées; il me suggéra d'inverser la loupe, d'étudier la Grèce moderne pour elle-même, de considérer l'Antiquité et la tradition diachronique depuis l'hellénisme contemporain. Mon enthousiasme juvénile vis-à-vis de la Grèce éternelle était tel qu'il me fit alors une remarque sur le coup plutôt troublante: il me prévint que je risquais d'être une «victime de l'hellénisme», ajoutant que si j'avais l'intention d'étudier l'hellénisme moderne, il valait mieux me défaire de ma conception «philhellénique»: le philhellène trop facilement s'aveugle, délibérément ou à son insu; il suffit d'être un ami de la vérité, et d'étudier la Grèce telle qu'elle est, avec lucidité et probité.

Il me suggéra de commencer mon apprentissage par la lecture de deux volumes: les *Δοκίμεις* de Sétéris pour m'initier à une prose de style exemplaire et l'*Histoire de la civilisation hellénique* de Papanigopoulos, en français (Paris 1878), pour m'imprégner de cette conception tripartite de l'hellénisme. Lisez-le comme vous liriez Michelet: non pour apprendre l'histoire, mais pour vous y pénétrer d'une vision qui a informé l'historiographie néo-hellénique.

Pendant mon séjour d'études, il me conduisit avec une patience vraiment paternelle vers la maturation scientifique. Avec lui, j'appris les

instruments de travail, la méthode, certains principes, comme celui de la multiplicité des causes pour tout phénomène, de même que les secrets de la démotique docte. Mais j'ai surtout appris à respecter la personnalité d'autrui. Très tôt il me confia un manuscrit inédit de Tertsétis, qu'il possédait dans ses archives, pour que j'en fisse un article. Je rédigeai mon premier article scientifique en grec. Le cœur battant, je lui apportai mon texte. J'appréciai son indulgence: il se contenta de corriger mes fautes grossières de grec, mais laissa le style de l'étranger apprenti-helléniste que j'étais. Je me suis souvent souvenu de cette attitude par la suite en corrigeant les travaux ou les thèses de mes étudiants, attentif à sauvegarder de leurs textes leur style personnel.

Sa probité intellectuelle se doublait d'un heureux discernement: dès mes premiers écrits scientifiques, il me mit en garde contre le didactisme. Au fond, disait-il, nous écrivons pour un lecteur intelligent, cultivé, et de bonne foi. Qu'une de ces trois qualités lui fasse défaut, cet interlocuteur trouvera toujours quelque chose à redire.

Inscrit à l'Université d'Athènes, puis après le coup d'État à l'Université de Thessalonique, je dus pourtant aux séminaires particuliers de Constantin Dimaras d'avoir persévéré dans mes études. Pendant les dures années de la dictature, j'eus plus d'une fois l'occasion d'admirer le caractère de Constantin Dimaras. Les colonels l'avaient écarté de ses fonctions et mis en disponibilité. Il restait inflexible. Je me souviens d'un soir où il me demandait si je ne connaissais pas une université américaine qui pût acheter sa bibliothèque et lui en laisser l'usufruit pendant sa vie, comme l'avait fait la grande Catherine avec Diderot. Je sortis de chez lui atterré. Quelle perte ç'eût été pour la Grèce.

À quelques reprises, à l'occasion des fêtes de Noël et du nouvel an, sachant que c'est la période de l'année où l'étranger se sent le plus seul loin des siens, il m'avait invité chez lui. Il m'offrait toujours ses volumes, ses tirés à part; mais cette année-là il voulut me faire un cadeau de Noël improvisé. Regardez sur les rayons, là-bas, j'ai deux exemplaires du *Traité sur les Fanariotes* de Zallony (édition de 1830); choisissez un exemplaire. J'hésitais: les deux étaient reliés avec au dos des initiales. Je pris le plus défraîchi. Vous avez choisi l'exemplaire qui appartenait à mon grand-père maternel. Je suis heureux de vous l'offrir. L'autre me vient de mon grand-père paternel. Une autre année, il m'offrit de la même manière une édition d'époque de la *Grèce contemporaine* d'Edmond About.

Il avait le don de vous inspirer confiance en vous-même. Un jour que je lui manifestais mon étonnement croyant avoir décelé une influence

probable de Tertsétis sur Solomos, il me répondit avec son aménité coutumière: l'influence de deux personnes qui se fréquentent est toujours mutuelle; qui dira l'influence de Bouchard sur Dimaras? (Je devais avoir à peine vingt-cinq ans à cette époque.)

Même une fois retourné dans mon Québec natal, j'ai toujours sollicité son assentiment concernant mes travaux. Je profitais de mes passages par Paris, ou de mes séjours à Athènes pour lui soumettre mes articles ou mes traductions. Vous, ses collaborateurs et ses amis intimes, vous savez avec quelle simplicité Constantin Dimaras sollicitait à son tour votre avis ou vos conseils dans ses propres recherches.

Personnellement je n'aurais pu sans son estime et son affection mener à terme une recherche que j'avais entamée à son instigation, l'édition des *Loisirs de Philothée* de Nicolas Mavrocordatos. Assurément notre présentation commune de ce volume à l'Institut Français d'Athènes le 4 octobre 1989 fut pour nous deux un grand moment de joie partagée.

Je m'en voudrais de terminer cette évocation trop personnelle peut-être sans parler de notre dernière rencontre. Le sort a voulu que je fusse le dernier à visiter Constantin Dimaras à son appartement parisien: le samedi 15 février de l'année dernière.

Pendant près de trois heures nous fîmes le point sur nos travaux respectifs. Il avait l'immense satisfaction d'avoir terminé la révision de la neuvième édition grecque de son *Histoire de la littérature*. Il écoutait avec intérêt mes envolées enthousiastes sur Andréas Embiricos et sur mes projets de traduction de son œuvre. Madame Dimaras nous fit l'honneur de participer à cet échange d'idées. Il me parla longuement et avec affection d'Andréas Embiricos, qui lui avait fait rencontrer Marguerite Yourcenar dans les années 30. Nous avons commenté l'évolution politique et culturelle de cette fin de siècle et de millénaire, à l'aspect chaotique et sombre. Puis vint l'heure du départ. Je repartais le lendemain pour Athènes. L'œil humide et souriant, Constantin Dimaras m'accompagna jusqu'à l'ascenseur en me serrant les deux mains: dans une émotion partagée nous nous sommes souhaité de nous revoir à Athènes en avril.

Constantin Dimaras sera à jamais présent dans notre cœur et dans notre esprit comme notre maître aimé et vénéré, mais aussi et surtout comme exemple de vie.